

Musica / Le Quatuor Arditti

L'hommage posthume à Christophe Bertrand

Dillon, Pattar et Gander, autour d'une page du Strasbourgeois Christophe Bertrand : récital superbement contrasté, au festival Musica.



Le Quatuor Arditti, à l'auditorium de France 3. (Photo DNA — Thierry Suzan)

■ Émouvant instantané en ce samedi festivalier : sous les applaudissements nourris du public, les musiciens saluent l'œuvre de Christophe Bertrand, disparu tragiquement l'année dernière, en faisant tinter leurs archets sur les instruments...

L'ensemble, compact, produit un bourdonnement incessant, marqué par d'intenses boursoufflures. D'une explosion de pizzicati surgit une fiévreuse pulsation. Les attaques abruptes parcourent un condensé puissant et rythmé, une fuite en avant pressurisée à l'extrême, jalonnée par de lourds clusters : telle apparaît l'ultime partition de Christophe Bertrand – un long cri de rage s'achevant dans l'exutoire d'un concert de klaxons jubilatoire. Le travail rythmique, presque « cinématique », de la formation emmenée par Irvine Arditti libère une tension catharti-

que.

En totale opposition, le quatuor de Frédéric Pattar s'enveloppe d'un voile spectral et onirique. Effets de ralentissement ou de soufflerie, glissements désarticulés : la variété des modes de jeu questionne, mais les fines gouttelettes *col battuto*, le son du crin chuintant ou le jeu rêche, sur la touche, s'évaporent.

Un univers grave et poétique

Omniprésente, la rythmique apparaît limpide sous les doigts des interprètes. La résolution apparaît de manière presque inattendue : soutenue par un long bourdon, une superbe mélodie jouée sur les harmoniques du violon ouvre sur un univers grave et poétique.

Le sixième quatuor de James Dillon, créé en 2010, emprunte lui aussi des chemins sinueux. Il pourrait

s'agir d'une suite de croquis ou d'une galerie de courts portraits présentés sur le mode humoristique. Certains motifs éveillent des souvenirs de musiques anciennes ou de pulsations jazz.

L'Autrichien Bernhard Gander écrit le très frontal *Khul* en 2010. Pour sa première française, et en présence du compositeur, le quatuor Arditti livre une empoignade farouche et toute en muscles, dominée par des attaques brutales et profondes. Le violoncelliste Lucas Fels construit de puissantes fondations, à base de doubles cordes ; les motifs accentués se serrent pour former un contrepoint haché, tel un vieux moteur disloqué – on croit sentir la rouille ! Après quelques calages, la machine infernale est lancée, spectaculairement amplifiée dans l'auditorium, et soudain se fige.

Christian Wolff